

BLEIB opus #3

Michel Schweizer

18, 20 et 21 Septembre 2008

Rotterdamse Schouwburg - Rotterdam

3, 4 et 5 Octobre 2008

Steiricher Herbst - Graz

25, 26 et 27 juin 2009

Theaterhaus Gessnerallee - Zurich

16 octobre 2009

Le Channel - Scène nationale de Calais

21 et 22 novembre 2009

Teatro Mario Matos – Lisbonne

Dans le cadre du festival Temps d'images avec le soutien du festival
Alkantara

une production :

la coma – centre de profit / Espace Malraux - scène nationale de Chambéry et de la Savoie
/ O.A.R.A - Office artistique de la Région Aquitaine / TnBA - Théâtre national de Bordeaux
Aquitaine / Festival Novart – Bordeaux / Château Rouge - Annemasse / ARCADI - Action
régionale pour la création artistique et la diffusion en Ile de France.

Depuis janvier 2008, la coma – centre de profit et **le Cuvier – Centre de Développement
Chorégraphique d'Aquitaine** sont engagés dans un compagnonnage pour 3 ans (2008-2010).

BLEIB opus #3

conception, direction et scénographie

Michel Schweizer

avec

Philippe Desamblanc et Titeuf de la Fontaine St Maurice
Jean Gallego et Ulster
Hervé Guével et Bosco
Pascal Perrot et Aston
Frederic Pruilhière et Khéops du domaine de la Rochelière
Dany-Robert Dufour
Gérard Gourdot
Jean-Pierre Lebrun
Friedrich Lauterbach

collaboration artistique

Sèverine Garat

régie lumière et générale

Marc-Emmanuel Mouton

création et régie son

Nicolas Barillot

design

Franck Tallon

photographies

Frédéric Desmesure et Jean-Paul Dubecq

conseil canin/assistants techniques

Yann Armand

Andrej Skrha

production/diffusion

Nathalie Niliás

nathalie.niliás@la-coma.com

tél. + 33 (0)6 62 11 45 99

administration déléguée

Cécile Broqua

Hélène Vincent

la coma

43 cours victor hugo F- 33 000 bordeaux

tél.+33(0)556 442 017 fax.+33(0)556 797 470

www.la-coma.com

Remerciements à : Patricia Chen, Jean-Yves Coquelin, Jean-Paul Dubecq, Romain Louveau, Cécile Pécondon-Lacroix, Jean-Luc Petit, Eric Servant et Scorpion du Musher, Jean-Marc Toillon et Jean-Marc Teulé.

Remerciements pour la création lumière (opus #1, #2, #3) à :

Eric Blossé, Marc-Emmanuel Mouton et Yannick Taleux.

L'**image** suppose toujours une autre image ou la figure de l'Autre dans l'image. Ainsi elle renvoie à l'ordre du désir, par définition toujours « **désir de l'Autre** ». Elle est ce qui permet de voir – et d'accepter – l'Autre. L'image existe dans une société du sujet, une organisation où **l'Autre trouve sa place logique**; société politique où règne la représentation (politique ou artistique); société du collectif avec ses procédures de régulations multiples: parlements, églises tribunaux, etc. Ce qui fait lien entre les sujets dans ce type de société est de l'ordre symbolique du pouvoir politique: **ordre de l'Autre, ordre de la représentation.**

Dominique Quessada, *l'esclavemaître*

Verticales - Le Seuil, mars 2002

Une expérience salutaire

Mais pourquoi donc Michel Schweizer va-t-il sans cesse s'encombrer d'un projet humain et artistique si *inconfortable* au point de mettre en péril ou l'une ou l'autre de ces deux réalités ? Mais pourquoi donc devrions-nous tolérer qu'un homme puisse, avec des deniers publics, faire *autrement* les choses que comme il est permis et conseillé de les faire dans ce secteur d'activité, avec les recettes sûres et les procédés éprouvés qui font... les révolutions convenues ?

En fait, c'est au spectateur que cet incorrigible chorégraphe choisit de faire faire le grand écart. À chacune de ses expériences, il met implicitement en jeu notre capacité à provoquer nos synapses et à accepter que telle chose puisse entrer en connexion logique avec telle autre; que telle farce sociale entretienne un rapport évident avec telle musique électro-japonisante. Cependant que *6 loups, qui ont oublié qu'ils étaient des loups* - au point de finir par ressembler à des chiens - nous regardent sans nous regarder, nous attendent sans nous attendre vraiment et nous laissent hautement inquiets d'une possible mauvaise rencontre, probablement autant, du reste, que leurs maîtres en coulisses, obsédés par l'accident toujours possible...

Qu'est-ce que des canidés, leurs six maîtres respectifs, un philosophe, un psychanalyste, une inquiétante figure de résistance (Friedrich Lauterbach)¹ et un ancien légionnaire² (Andrej Skrha), peuvent bien faire ensemble dans cette étrange galère qu'est devenue, pour un temps donné, le plateau du théâtre ? C'est sans doute la première question que nous souhaiterions poser à l'auteur d'une telle partition.

Et pourtant, dès l'ouverture de **BLEIB**, le ton est donné. Cette communauté éphémère qui semble sortie de nulle part et qu'étrangement nous re-connaissons, relève sinon de l'évidence, d'une nécessité partagée à provoquer la rencontre – et ce serait peu gager que de croire qu'elle est salutaire aujourd'hui. C'est alors un espace de dialogue(s) et de représentation(s) qui s'ouvre à nous, autour des mutations à l'œuvre dans le social et de l'apparition simultanée de la figure d'un « homme nouveau » ou « homme sans gravité », subrepticement fabriqué par l'ultralibéralisme.

A 48 ans, Michel Schweizer pose avec une exigence et une maturité patentes un objet non identifié, déterminé à faire fi des gongorismes caducs qui retiennent le spectacle dans des recoins de plus en plus reculés du monde, de notre monde commun. L'inconfort dans lequel il nous met en tant que spectateur certes, mais aussi en tant que sujet contemporain entraîné à être constamment « drivé », apparaît soudainement essentiel tant l'exercice nous sollicite, à commencer par notre capacité de choix. Et c'est tant mieux pour notre subjectivité critique, qu'un nouveau Dieu, le Marché, souhaiterait tellement voir disparaître afin de transformer tout, y compris les corps et les esprits, et pourquoi pas les spectacles, en simple marchandise.

¹ dont le capitalisme se sert pour mener à bien son vaste projet de *d'hommes-tication*...

² élu meilleur homme d'attaque par la société Centrale Canine gérée par le Ministère de l'agriculture...

BLEIB !

Pas bouger !

Depuis mai 2005, **Michel Schweizer** entretient une conversation fertile avec **Dany Robert Dufour**³, philosophe et **Jean-Pierre Lebrun**⁴, psychiatre et psychanalyste, autour des problématiques et hypothèses avancées dans leurs récents ouvrages :

▶ **Le Divin Marché (2007)**, *L'art de réduire les têtes* (2003) et *On achève bien les hommes* (2005) de **DRD**⁵ ;

▶ **La perversion ordinaire, vivre ensemble sans autrui (2007)**, *Un monde sans limite* (1997) et *L'Homme sans gravité*, entretien avec Charles Melman (2002) de **JPL**⁶ aux éditions Denoël (depuis en poche, FOLIO).

Avec l'évidence d'une communauté masculine et canine singulière, Michel Schweizer a d'abord choisi de côtoyer durant un an environ, chacun des membres de cette communauté potentielle et provisoire. L'équipe constituée, il s'agirait alors de tenter une confrontation et une écriture commune, où chacun des membres de ce collectif aurait à s'inventer et trouver sa place.

Michel Schweizer poursuit donc un travail d'investigations toujours aussi singulier et étonnant. Le parcours de cet artiste témoigne d'une réelle réflexion - animée d'une sincère inquiétude...- autour des mutations du sujet contemporain, entièrement formaté et asservi au vaste projet de domination du marché capitaliste.

³ **Dany-Robert DUFOUR** est philosophe, directeur de programme au Collège International de Philosophie, professeur en sciences de l'éducation à l'université de Paris VIII et enseigne régulièrement au Brésil et au Mexique. Il est l'auteur de *Lettres sur la nature humaine* (Calmann-Lévy, 1999), *Folie et démocratie* (Gallimard, 1996), *Les mystères de la trinité* (Gallimard, 1990), *L'art de réduire les têtes* (Denoël, 2003), *On achève bien les hommes* (Denoël, 2005) et **Le Divin marché** (Denoël 2007). Ses recherches visent à construire une histoire de la subjectivité en occident. Il analyse la condition du sujet contemporain en interrogeant de manière critique « l'optimisme post-moderne ».

⁴ **Jean-Pierre LEBRUN** est docteur en médecine (Louvain), psychiatre, agrégé de l'enseignement supérieur (Louvain) et psychanalyste. Il a présidé l'Association Lacanienne Internationale et l'Association Freudienne de Belgique. IL est l'auteur de plusieurs ouvrages : *De la maladie médicale* (De Boeck, Louvain, 1993) *Un monde sans limite, essai pour une clinique psychanalytique du social* (Erès 1997) *Les désarrois nouveaux du sujet* (Erès 2001) *Rien n'est plus secret qu'une existence féminine* (Erès 2001) *L'homme sans gravité*, entretien avec Charles Melman (Denoël, 2002, Folio 2004) *Avons-nous encore besoin d'un tiers ?* (avec Elisabeth Volckrick, Erès 2005), **La Perversion ordinaire, Vivre ensemble sans autrui** (Denoël 2007) Il dirige aux éditions Erès, Toulouse, la collection « HUMUS, Subjectivité et lien social » qui accueille des textes qui tentent de conceptualiser les effets de la mutation du lien social sur la subjectivité ainsi que la collection « psychanalyse et écriture ». Trois livres sont à paraître en 2008.

⁵ Lettrines brodées sur la « veste de scène » de **Dany Robert Dufour**

⁶ idem pour **Jean-Pierre Lebrun**

BLEIB, interroge les nouveaux comportements sociaux et attitudes psychiques qu'engendre un tel projet d'aliénation généralisée, dont l'univers marchand tire constamment profit.

Et, si les diverses représentations du chien, *récurrentes dans les productions de la coma*, venaient déjà outrageusement signifier le rôle et la figure accordés à « l'homme libéré à l'ère du capitalisme total », Michel Schweizer choisit aujourd'hui de travailler réellement avec une meute et la notion d'accident qu'elle présuppose, en invitant 6 magnifiques malinois à investir, pour un temps donné, un plateau de « spectacle(s) vivant(s) » !

En écho à la pensée éclairée et éclairante de **Dany-Robert Dufour** et **Jean-Pierre Lebrun**, philosophe et psychanalyste associés au projet et, sans jamais céder à l'écueil de l'illustration, les couples maîtres-chiens nous entraînent alors dans une partition sans filet, où les mâles dominants, les hommes, sont ici garants d'une écriture chorégraphique édifiante. Il s'agit alors ici de nous demander « sous quel substitut de mâle dominant seraient donc eux-mêmes tombés les néotènes humains »⁷ aujourd'hui et au prix de quelle « *dhommestication* ».

Les rendez-vous opus#1 et opus#2 titrés « Bleibshowroom » présentés en novembre 2005 à la **Scène Nationale de Chambéry** et le 02 mars 2006 au **TnBA à Bordeaux**, ont d'abord été l'occasion renouvelée d'un dialogue, d'un vis-à-vis et d'une performance aléatoires propres à ce genre de rencontres sans attentes et sans garanties particulières.

En novembre 2006, **BLEIB, opus #3** fut donc créé sur le plateau de **l'Espace Malraux – Scène Nationale de Chambéry**, auquel **Michel Schweizer** est **artiste associé** (avec Joël Pommerat et Daniel Jeanneteau) **depuis 2005 et jusqu'à fin 2007**.

BLEIB est une proposition qui s'applique à mettre en lumière le mensonge ou le leurre d'une société « libérée » où le sujet, placé au centre du système, est invité à s'imaginer seul décideur de l'organisation de son monde. Or, il en résulte un animal humain disponible pour toutes les manipulations, manipulable et manipulé à souhaits par *un pouvoir non plus symbolique mais réel*.

« La barbarie consiste en une relation sociale organisée par un pouvoir non plus symbolique mais réel. A partir du moment où le pouvoir qui est établi s'appuie sur – a pour référence- sa propre force, et ne cherche à défendre et à protéger rien d'autre que son existence en tant que pouvoir, son statut de pouvoir, eh bien, nous sommes dans la barbarie. Est-ce que vous connaissez une seule des grandes manifestations récentes d'exercice du pouvoir dans notre monde qui ne soit pas une manifestation de la barbarie ? »

Charles Melman, entretiens avec Jean-Pierre Lebrun, *L'homme sans gravité, jouer à tout prix, Denoël 2002, Folio 2004*.

Michel Schweizer et sa nouvelle équipe nous invitent donc aujourd'hui à une réflexion partagée autour des nouveaux enjeux économiques de plus en plus barbares et rendus opérants grâce aux dégâts psychiques qu'ils provoquent. Quand ce qui est alarmant et nouveau dans un tel système, c'est qu'il se construit avec le concours d'une servilité aveugle, une nouvelle incapacité du sujet à résister – si ce n'est tragiquement – à ces nouvelles formes de pouvoir. Formes, qui trouvent chez les consommateurs-citoyens que nous sommes devenus, les meilleurs acteurs-alliés de celles et ceux qui travaillent à un vaste projet de servilité et d'apathie généralisées.

Face à une véritable crise des repères où l'on voit apparaître la figure d'un « **homme**

⁷ *ibid.*

nouveau » ou « homme sans gravité », entièrement fabriqué par le néo-libéralisme, **Bleib** interroge, comme pour y croire encore, l'existence d'un ordre symbolique ou d'une société du sujet, où l'*Autre* trouverait sa place logique, en tant que figure nécessaire à l'organisation d'une société du « je » et du « nous ».

DRD

Dany-Robert Dufour

► *Qu'est-ce qu'un chien ?*

Les chiens sont des loups qui ont été néoténisés par l'homme par soustraction des animaux les plus faibles à la meute originare et par sélection continue des animaux les plus dociles (à partir du néolithique, on compte déjà une vingtaine de variétés de chiens). Les loups, en devenant chiens, ont perdu leur mâle dominant d'origine, mais ils n'ont pas pour autant perdu leur disposition à la grégarité et à la dominance, inscrites dans le code.

La domestication du chien passe donc par un échange intime et "contre-nature" entre le loup et l'homme : l'homme s'est mis à tenir le rôle de mâle dominant pour le chien. En d'autres termes, le loup est devenu chien lorsqu'il s'est mis à attribuer le rôle de mâle dominant à l'homme, lui-même néotène. L'homme a en somme redonné au loup ce qu'il lui avait fait perdre, un dominant. Et le chien a transféré sur une autre espèce ce qu'il ne trouvait plus dans son environnement constitué d'individus identiques à lui et inaptes à la dominance, c'est-à-dire des néotènes qui ne dépassaient plus le stade juvénile. En découvrant l'homme à

la place du mâle dominant pour le chien, on trouve là un extraordinaire arrangement tout à fait contre nature, une conséquence surprenante de la néoténisation de l'espèce sauvage. À force de suppléances inattendues, le loup domestiqué finit par y retrouver ses repères, c'est-à-dire ses dominants, au prix (bien sûr exorbitant) de sa domestication par l'homme. De là, on passe à l'homme.

‣ *Si les loups, qui vivaient en meute, se prêtent au jeu de dupe de la substitution du mâle dominant et deviennent par ce tour de passe-passe de vulgaires chiens, sous quel substitut de mâle dominant sont donc eux-mêmes tombés les néotènes humains ?*

Question légitime en effet : il n'y a aucune raison pour penser qu'*homo sapiens sapiens*, avec son passé grégaire puisse se passer de la dominance alors que *canis lupus* y succombe inévitablement.

Le Divin marché

Editions Denoël, 2007

La religion du marché est partie d'Europe au 18e siècle pour s'étendre sur la planète tout entière. Elle présente cette originalité que chacun y contribue au bien collectif en suivant ses intérêts particuliers. Transformant en vertu les faiblesses humaines, le dogme du libéralisme est devenu irrésistible. Dans cet essai à la foi philosophique et pamphlétaire, Dany-Robert Dufour en sonde toutes les implications, des plus apparentes aux plus secrètes.

En présentant, en autant de chapitres, les « dix commandements » inquiétants – du type : « Ne pensez pas, dépensez ! » – qui résultent de la « morale » libérale ou néo-libérale aujourd'hui dominante, il analyse les bouleversements qu'elle provoque dans tous les domaines : le rapport de chacun à soi et à l'autre, à l'école, au politique, à l'économie et à l'entreprise, au savoir, à la langue, à la Loi, à l'art, à l'inconscient, etc. Et il démontre ainsi qu'une véritable révolution culturelle est en cours. Qui nous mènera jusqu'où ?

L'art de réduire les têtes

Editions Denoël, 2004

Le capitalisme paraît triompher un peu partout dans le monde sans susciter pour l'instant d'alternative crédible : pourquoi un pareil triomphe et comment s'effectue-t-il ? Le livre de Dany-Robert Dufour entend l'expliquer à travers une histoire de la subjectivité.

Partant du postulat exact qu'elle est enracinée dans l'histoire, il distingue deux figures du sujet liées à la modernité et qui ont été au cours de ses progrès les plus décisifs : le « sujet kantien », porteur d'une loi morale qui lui permettait de critiquer le monde dans tous ses états et le « sujet freudien », soumis lui aussi à une instance morale, le surmoi, qui avait au moins le mérite de lui permettre la construction de son identité.

Ces deux figures dépassent les formes antérieures qui se fondaient sur la référence à une transcendance interpellant l'homme de l'extérieur, comme Dieu, mais elles en maintiennent ce qui paraît à l'auteur constituer la condition de toute subjectivation : la relation à un Autre, au moins symbolique. (*voir aussi Dominique Quessada, Esclavemaître, op.cit*)

Or ces figures volent en éclats avec la domination post-moderne du marché capitaliste : non seulement le « sujet humain » ne peut plus s'appuyer sur les entités d'autrefois pour se garantir une identité stable - le roi, la nation ; la " race ", etc. -, mais tout principe de valeur

objectif, assurant l'existence d'un ordre symbolique sans lequel il n'y a pas d'humanité véritable, se dissout dans le flux programmé des marchandises, flux sans fin comme sans fond ou sens.

Dans ce processus où l'on est tout près du nihilisme, c'est l'existence même d'un « sujet humain » qui est menacée : sollicité en permanence par la consommation mercantile dont le capitalisme produit le besoin, envahi dans sa vie la plus intime - loisirs, rêves, sexualité - par elle, ledit sujet tend à n'être plus qu'un élément d'un réseau parfaitement fonctionnel à la production du profit, sans recul critique vis-à-vis d'elle.

Le marché ne saurait donc relayer les anciennes formes de symbolisation pour fonder un nouveau sujet et donner un sens à la vie ; il ne produit que ce que Dufour appelle une « désymbolisation » généralisée et annonce la mort de la capacité subjective. Celle-ci engendre non seulement de nouvelles attitudes psychiques comme le narcissisme, le désir de toute puissance, la difficulté à s'atteler à un projet de vie, etc. mais des pathologies inédites, la névrose cédant la place à la psychose ou à la schizophrénie. Mais elle suscite aussi de multiples compensations dans des identités imaginaires où le moi, en réalité, se dissout : le clan, la bande, la secte, la drogue, la communauté, sans compter le retour pur et simple au fondamentalisme religieux le plus violent.

Il y a dans tout cela, une aliénation généralisée dont l'univers marchand tire constamment bénéfice : celui-ci produit les « sujets » dont il a besoin pour vendre ses objets et ces sujets sont en réalité des non-sujets, dans le cadre de ce qui est une nouvelle « servitude volontaire », en tout cas une situation où l'être humain veut le malheur qui lui est imposé, sans savoir que le désir qu'il en a, lui est lui-même imposé ; et c'est dans ce déficit de normativité critique que « s'engouffre le marché ».⁸

Dufour montre bien que le refus de la différence entre les générations et de la fonction éducative, qui suppose cette différence, comme celui de la différenciation sexuelle, contribuent à cette aliénation en proposant une indifférenciation globale des rôles, dont savent parfaitement tirer parti ceux qui dominent. C'est donc sur l'appel à une « re-symbolisation » que se termine l'ouvrage : résister aux effets dévastateurs du marché suppose que, intellectuellement et pratiquement, on redonne toute sa place au « sujet » avec ses valeurs et ses points de repères constitutifs comme l'idée de Loi ou d'Interdit. C'est là le seul point d'appui possible pour la critique d'un système dont le déploiement définitif suppose précisément que ce « sujet critique ait disparu ». La logique marchande tend à se débarrasser de la subjectivité critique alors qu'il faudrait tout faire pour la sauver.

⁸ voir à ce sujet Dominique Quessada qui analyse la rhétorique normative à l'œuvre dans le discours publicitaire. Le sujet de la phrase est une organisation, le destinataire est un marché ou un public.

Des changements majeurs, accélérés par divers progrès techniques, ont mis à l'épreuve tous les repères jusqu'ici les plus stables dans la vie en société: le mariage, la procréation, les rapports entre les générations, la différence des sexes, l'éducation, l'autorité dans la famille, à l'école et dans toute la vie collective, le passage à l'âge adulte, etc. L'équilibre psychique des individus - leur subjectivité - s'en retrouve modifié d'une manière inédite dans l'histoire de l'humanité. C'est à une réelle mutation du lien social qu'on assiste. Parmi les conséquences majeures de ce phénomène, on peut notamment repérer la prévalence accordée à la jouissance par rapport au désir, le rejet de la nécessité de se confronter à la dimension de la perte, le refus du recours au tiers au profit des simples situations duelles, l'illusion d'une nouvelle autonomie subjective et même une tentative, en fin de compte, de vivre ensemble sans autrui. On peut voir là à l'oeuvre un fonctionnement psychique fondé sur un mécanisme - le déni - que Freud considérait central dans la perversion. Sommes-nous donc tous en train de devenir pervers? Certainement pas si l'on veut parler du renversement du rapport à la Loi que l'on constate chez Sade ou Sacher-Masoch. Mais les évolutions en cours nous invitent à adopter des comportements qui relèvent de ce qu'on pourrait appeler une "perversion ordinaire", propre à notre époque, qui vient se substituer en partie à la "névrose ordinaire" d'hier.

43 cours Victor Hugo 33000
Bordeaux – France
tel.+33(0)556 442 017
fax. +33(0)556 797 470
contact : nathalie.nilias@la-coma.com

Créée en 1995 et ironiquement identifiée comme **centre de profit** en 2003, **la coma** reste une modeste entité culturelle implantée en Aquitaine, destinée à couvrir la diversité des pratiques artistiques (créations/performances/workshops...) que **Michel Schweizer** s'applique à développer en direction des publics et en faveur d'une redéfinition de la notion de « profit ».

Faire qu'on puisse penser collectivement la nécessité d'un espace public où le temps passé serait le bénéfice d'une expérience culturelle, sociale et/ou artistique, suppose alors de penser toute action artistique comme une expérience sensible (sociale) et esthétique (artistique), capable de redynamiser du désir désintéressé chez chacun d'entre nous.

Pour ce faire, depuis 12 ans, **la coma** ne saurait envisager autrement son travail que dans une attitude et une entreprise de résistance politique à un climat social bien délétère...

Inclassable, bien qu'inscrit dans le champ chorégraphique, **Michel Schweizer** opère dans ses différentes créations, un croisement naturel entre la scène, les arts plastiques et une certaine idée de « l'entreprise ». Sa pratique consiste à décaler les énoncés et à réinjecter une réalité sociale ou humaine sur scène, en admettant avec pessimisme ce qu'on ne peut admettre : les institutions culturelles et les œuvres sont une affaire de « business ». Il évite soigneusement de travailler avec des *pros* de la scène théâtrale ou chorégraphique, appelle ses interprètes des « prestataires de services » qu'il « délocalise » - puisqu'il peut tout aussi bien faire appel à un boxeur professionnel, une chanteuse de variétés, un maître-chien, un psychiatre, une danseuse de claquettes etc. - et se désigne lui-même comme *manager*. La problématique de ses spectacles est liée à ce qu'il nomme le *dehors* : une société compromise dans sa logique marchande.

Son travail trouve un écho auprès de partenaires nationaux et internationaux en matière de production et diffusion tels :

Le Centre National de la Danse, le Théâtre Paris Villette, le Théâtre National de Chaillot, le Théâtre de la Cité internationale, la Ferme du Buisson, la Ménagerie de verre (Paris) ; Le Festival d'Avignon ; Espace Malraux-Scène Nationale de Chambéry et de la Savoie ; le Quartz Scène Nationale de Brest ; le TnbA Théâtre National de Bordeaux en Aquitaine ; Le Cuvier-Centre de Développement Chorégraphique d'Aquitaine; le TNT-Manufacture de Chaussures (Bordeaux) ; Le Théâtre National de Toulouse ; Le Centre de Développement Chorégraphique de Toulouse; le Merlan-Scène Nationale de Marseille; la Sala Cuarta Pared (Madrid); La Fundicion (Bilbao) ; Le Festival Montpellier Danse ; le Lieu Unique (Nantes); Le Théâtre 140 (Bruxelles) etc.

A compter de janvier 2008, **la coma et le Cuvier Centre de Développement Chorégraphique d'Aquitaine s'engagent dans un compagnonnage pour 3 ans (2008-10).**

Michel schweizer n'est pas diplômé en biologie moléculaire. Ne cherche pas à « susurrer la danse à l'oreille ». Ne l'a jamais étudiée à Berlin, Paris ou New York. Ne l'a pas pour autant découverte à l'âge de quatre ans. N'a toujours pas engagé de plan d'épargne logement. Ne refuse pas la rencontre. N'a pas eu la chance de rencontrer l'évidence de « *la première fois* ». N'est pas signataire de la charte du 20 août. Ne saurait envisager son activité sans une profonde méfiance. Ne pourrait trouver d'autre mot pour définir ce qu'elle lui occasionne : du luxe. N'a toujours pas rencontré l'occasion de sourire de son prochain investissement : un costume Hugo Boss. Ni celle de réagir à sa paradoxale acclimatation au *dehors*. N'a pas relu *tout* Deleuze cet été. N'a pas la prétention de dire qu'il se trouve prétentieux. Ne travaille pas à « *faire vibrer son sacrum* ». Ne suppose pas la production sans ce(ux) qui la génère(nt) et l'autorise(nt). N'a pas encore lu *la vie sexuelle de Catherine M.*. Ne feuillette que très rarement les *Echos* ou *la tribune* pour les pages publicitaires ou offres d'emploi.

Convoque et organise des communautés provisoires. S'applique à en mesurer les degrés d'épuisement. Ordonne une partition au plus près du réel. Regrette de ne pas avoir pu faire des études d'architecture, d'éthologie, de sciences du langage ou de design. Se joue des limites et des enjeux relationnels qu'entretiennent l'art, le politique et l'économie. Porte un regard caustique sur la marchandisation de l'individu et du langage. Se pose en organisateur. S'entoure de prestataires « tendance », « confirmés » ou « déficitaires ». Provoque la rencontre. Nous invite à partager une expérience dont le bénéfice dépendrait de notre seule capacité à accueillir *l'autre*, à lui accorder une place. Cela présupposant ceci : être capable de cultiver la perte plutôt que l'avoir.

Créations (1998-2008)

de Michel Schweizer

- **ôQUEENS (2008) *****
- **BLEIB, opus3 (2006)**
Scène Nationale de Chambéry les 16 et 17 novembre 2006
- **BLEIBshowroom opus#1 et #2 (2005-2006)**
- **CLEAN (2004)**
- **SCAN (2003)**
- **CHRONIC(S) (2002)**
Production déléguée : compagnie Hors-Série // Hamid Benmahi
- **KINGS (2000-2001)**
- **ASSANIES (1998)**

PROGRAMME DE SOIREE

BIBLE (textes que la coma souhaite voir apparaître) ⁹

« Ces temps sont très difficiles, et souvent désolants. Le moment est venu pour la société elle-même de se mobiliser, de prendre ses responsabilités, de « se prendre en charge », comme on dit : de cesser de se décharger de ses problèmes sur ceux qu'elle accuse d'autant plus facilement d'incompétence qu'elle leur abandonne les siennes – ses compétences, c'est-à-dire ce qui constitue, comme ensemble de droits et de devoirs, ce que l'on appelle la citoyenneté.

Les compétences des citoyens, ce sont celles de la société en général. Que sont donc les compétences d'une société, dira-t-on ? Il s'agit précisément des compétences par lesquelles cette société fait corps, et comme corps social. Il s'agit des compétences qui permettent de produire ce que j'appellerai, de la *sociation*. La sociation est la compétence de la société, et non seulement de ses représentants.

Se prendre en charge, c'est ne pas se laisser endormir par le déchargement des existences qui caractérise les sociétés dans lesquelles nous vivons, et qui sont en cela de moins en moins sociales, s'il est vrai que le social signifie justement le fait d'être associés.[...] Le déchargement des existences, c'est ce qui résulte du fait que l'économie des services, nous a lentement mais sûrement habitués à ne plus être responsables de nos façons de vivre, les ayant abandonnées à des fabricants de "concepts" marketing».

Bernard Stiegler, *La télécratie contre la démocratie, lettre ouverte aux représentants politiques*, Flammarion, Paris, 2006.

En novembre 2005, les membres du collectif BLEIB s'associaient pour proposer en partage le premier opus d'un travail qui trouve aujourd'hui les possibilités humaines, économiques, sociales, politiques et...canines pour continuer à exister, dans des lieux culturels dits « repérés » c'est-à-dire, identifiés dans les réseaux publics de production et de diffusion du spectacle vivant. Pour se faire, au-delà de l'articulation plus ou moins aisée de nos contraintes individuelles et collectives, toute représentation de BLEIB présuppose chez chacun d'entre nous le désir d'un tel rapprochement, d'une telle nécessité, d'une telle *sociation*. Un tel désir suffit à rassembler ici, en un même espace-temps, des individus aux attributs, aux attentes, aux activités et aux engagements plus ou moins variés voire, divergents. Mais, du simple fait que nous ayons tous accepté ce soir de nous rejoindre et de nous rapprocher publiquement, ouvertement, notre réunion est affaire politique.

Alors, en ces « temps désolants », nous tenions donc ici à remercier particulièrement toutes celles et tous ceux qui participent à cette rencontre ce soir, sur la scène et dans la salle, rendant ainsi possible une action artistique certes, mais politique avant tout.

Ouverture Bleib opus#3 : Mozart, Zaide, Acte I , Scène 1, No.I Chorus.

Interprétation Friedrich Lauterbach

Orchestration Jean-Marc Toillon

Mes frères, soyons gais,
Faites face à ces épreuves avec courage,
Souvenez-vous, la vie sur terre n'est que malédiction :
Chacun a son lot de souffrances.

Chantons ! Rions !
Après tout, nous ne pouvons rien sur les choses.
Le monde et la misère sont là pour l'éternité ;
Personne n'est libre de ses soucis.

⁹ **MERCI DE REALISER LA BIBLE AVEC NOS SERVICES DE PRODUCTION ET DE COMMUNICATION AFIN D'EVITER D'EVENTUELLES OUBLIS, MALADRESSES ou ERREURS**

BLEIB

CREATION/DIFFUSION 06-07-08

showroom, opus #1

17 et 18 novembre 2005
Espace Malraux, Scène Nationale de Chambéry

showroom, opus#2

02 mars 2006
Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine

création, opus#3

16 et 17 novembre 2006
Espace Malraux- Scène Nationale de Chambéry et de la Savoie

diffusion opus#3

22 et 23 novembre 2006
Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine - Festival Novart

04 décembre 2006
Relais Château Rouge – Annemasse

08 et 09 décembre 2006
L'Hippodrome - Scène Nationale de Douai

14 et 15 décembre 2006
TNT-Toulouse

10 et 11 février 2007
Hors Saison, le rendez-vous danse d'Arcadi, la Ferme du Buisson- Noisiel (Marne la Vallée)

02 et 03 mars 2007
Festival Les Antipodes – Le Quartz Scène Nationale de Brest

14 décembre 2007
Le Manège – SN de Reims

24, 25, 26 janvier 2008
Le Merlan – SN de Marseille

28 et 29 février 2008
Le Maillon, Théâtre de Strasbourg – Scène Européenne

13 mars 2008
AGORA – Scène Conventionnée – Pôle Ressources artistique et culturel régional, Boulazac

20 mars 2008
L'Estive, SN de Foix et de l'Ariège

24 mars 2008
Scène Nationale de Dieppe (dans le cadre du Festival chorégraphique VISU)

27 mars 2008
Le Parvis, SN Tarbes Pyrénées

Du 16 au 20 avril 2008
Théâtre Paris Villette

La phrase de Friedrich Lauterbach

Friedrich Lauterbach est sur scène. Debout, grand, le corps immobile, à peine déhanché, tourné vers ceux qui sont assis, qui le regardent, comme attendant, comme rendus curieux de lui par la seule présence, là devant eux, de son corps immobile et cependant délié, non retenu, et par le visage marqué, beau et ravagé visage de qui a vécu, et par le regard intense, de profonde douceur ou de mélancolie de celui qui vit malgré le ravage. Rien que par sa présence, debout, seul sur la scène, Friedrich Lauterbach les requiert, eux tous, il les inquiète.

S'il n'y avait sa phrase, ils en resteraient peut-être là, à cette sorte de curiosité ou plutôt de dérangement, voire de réticence qui s'insinue en eux, rien qu'à le voir ; car c'est ainsi, le regard, d'abord surpris, se protège aussi vite, tient à distance celui qui l'a intrigué, en fait un objet d'observation, un personnage, en somme : après tout, il est sur scène, il joue, il doit jouer quelque chose comme un rôle d'étranger, il en a les allures, d'ailleurs. Au moment où l'étranger se met à parler, qu'il commence à dire sa phrase, ils entendent qu'il en a aussi l'accent, indéfinissable, mêlé d'allemand et d'espagnol.

Rien qu'à la voix étrangère, ils sont à nouveau frappés : cette voix est née d'une autre langue que celle qu'elle parle maintenant, mais laquelle, ils se le demandent ; dans la langue de quel lieu la voix de Friedrich Lauterbach a-t-elle pris corps ?

Avec la question, justement, le personnage qu'ils observaient redevient un corps vivant ; ils cessent de penser qu'il joue ou plutôt, ils ne savent plus quoi penser. Mais déjà, la voix étrangère dit la phrase, lentement. *Je suis né à Nuremberg, le 13 janvier 1949, dans une prison transformée en maternité ; c'était le seul bâtiment qui restait debout.*

Il s'arrête. Il les regarde. Il est au fond de la scène, comme prêt à sortir. Alors, ceux qui l'observaient, assis, prudents, deviennent brusquement silencieux au dedans d'eux-mêmes, comme sidérés devant tant de désastre et de vie rassemblés dans la phrase ; bribe de discours, mots d'allure banale, suffisants à dire le désastre et la vie de toute une vie, au point que celle de Friedrich Lauterbach, bien qu'inconnue d'eux, leur apparaît maintenant, et que, peut-être ils ne sortiront pas indemnes du saisissement.

Nicole Malinconi*

11.12.06

* D'origine italienne, vit à Namur en Belgique. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages, dont le livre-témoignage *Hôpital Silence* (1985), avec une préface élogieuse de Marguerite Duras, le roman *Au bureau* (2007) et, tout récemment, le récit *Vous vous appelez Michelle Martin* (2008). Elle a obtenu en 1993 le prix Rossel.